

Philosophie de la franc-maçonnerie, philosophie maçonnique :
un plaidoyer pour une maçonnerie philosophique (Da. So.)

Dans cette planche, je vais commencer par montrer qu'il n'existe pas à proprement parler de philosophie de la maçonnerie ; après avoir tenté de définir ce qu'était la philosophie, je montrerai qu'il existe une relation ambiguë entre la philosophie, la maçonnerie et la religion ; enfin je tenterai de comprendre pourquoi certains thèmes philosophiques bien que présents en maçonnerie, y sont traités d'une manière si superficielle.

Une philosophie en maçonnerie

Il y a quelques temps déjà que la question du contenu de la maçonnerie me hante et j'ai eu l'occasion en d'autres lieux de m'exprimer sur le sujet. Je n'y reviendrai pas ici, je vous rassure. En revanche, je m'étonne toujours de constater à quel point la philosophie et la maçonnerie sont à la fois si proches et si éloignées, qu'elles convergent et divergent, que tels des rails de chemin de fers, elles se suivent, voire se croisent sans jamais toutefois se confondre ni se rencontrer. Pourtant, la philosophie anime régulièrement les débats, moins en nos rangs (j'y reviendrai) que parmi les auteurs maçonniques. Ce fut un thème d'étude pour l'Alpina en 1999 dont les résultats si l'on en juge par la qualité des articles publiés dans le numéro du mois d'octobre furent fort limités, pour ne pas dire franchement décevants. Ce fut un livre également, publié par Henri Tort-Nouguès sous l'abusivité d'appellation de " L'idée maçonnique : essai sur une philosophie de la franc-maçonnerie " ; le lecteur aura tôt fait de constater en consultant la table des matières, que le dit ouvrage n'est aucunement un essai et qu'à moins de considérer les origines de la maçonnerie comme la colonne vertébrale et l'inspiration de toute l'histoire de la pensée, la philosophie n'y est nullement traitée. Ce fut enfin de multiples tentatives littéraires, heureuses et malheureuses, qui aspirèrent à proposer une convergence entre des thèmes maçonniques et des références philosophiques ; pensons à Guénon, à Naudon ou, dans une moindre mesure à Plantagenet; mais la philosophie supporte assez mal l'approximation et exige une rigueur hélas pas toujours respectée. En réalité, la plupart des auteurs se contentent de se référer de manière fort approximative à des concepts philosophiques ou à l'histoire de la philosophie sans pour autant l'intégrer véritablement dans un système de pensée.

En fait, à la lecture de ces différentes contributions, et cela est particulièrement vrai pour le numéro spécial de l'Alpina, on constate d'abord une confusion qui conduit les auteurs à réunir sous un même vocable la philosophie en tant que discipline des sciences humaines et méthodologie, et la philosophie en tant qu'éthique et principe de vie. La première relève d'une méthode, d'une réflexion, d'un raisonnement, consécutifs à une

interrogation, à un étonnement pour reprendre l'expression de Platon. La seconde relève d'un choix libre et délibéré, consécutif ou non aux conclusions de la première. La première est une aspiration, la seconde se déploie dans une action et dans un comportement propre aux choix de chacun. Il s'agit donc bien de deux concepts totalement différents bien qu'intrinsèquement concomitants. Or, c'est bien de philosophie au sens d'un système et d'une méthode de pensée dont nous parlons et aucunement d'une éthique quelconque.

La philosophie

Qu'est-ce que la philosophie en réalité ? Peut-être pourrions-nous commencer par là.

Le terme de " philosophie " est issu du grec et signifie " amour de la sagesse, du savoir ". Le philosophe est donc un ami de la sagesse et il se caractérise par son aspiration à toute forme de connaissance. Quelle est l'origine de cette aspiration ? Platon et Aristote répondent : l'étonnement. Je les cite : "car l'étonnement au début comme aujourd'hui encore, a poussé les hommes à philosopher ; mais qui questionne et s'étonne, a le sentiment de l'ignorance. Afin donc d'échapper à l'ignorance, ils commencèrent à philosopher ". Autrement dit, l'homme constatant ses propres limites est alors amené à s'interroger, à s'étonner donc à philosopher.

L'homme donc, n'admet pas comme allant de soi, le monde de son expérience, tel qu'il se manifeste, mais s'étonne et pose la question du fondement : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Qu'est-ce qui agit derrière les phénomènes ? Pourquoi vivons-nous ? L'idée de la mort, la menace permanente de la fin, interdit une simple existence insouciante, pousse à réfléchir sur soi-même et à décider de ce qui, dans la vie, doit être saisi comme essentiel. Sans jeu de mot, c'est en philosophant qu'il construit une philosophie. En d'autres termes, c'est en s'interrogeant sur l'existant qu'il fait alors des choix sur son existence.

De nombreux auteurs ont cherché à définir la philosophie et je vous propose quelques tentatives :

A l'origine de la philosophie se tient l'homme, qui veut s'orienter dans les énigmes de son monde intérieur et extérieur, qui s'efforce de trouver, dans le kaléidoscope du particulier, la ligne directrice du commun et du général (Läpple).

La philosophie est une tentative méthodique et tenace d'introduire le raisonnement dans le monde (Horkheimer).

Par philosophie, l'usage actuel comprend le traitement scientifique des questions générales de la connaissance du monde et de la conception de la vie (Windelband).

Etre philosophe n'est pas un métier spécifique, le philosophe n'est pas non plus un idéal déterminé d'après lequel l'homme pourrait se former pour le devenir ; l'être du philosophe est le vouloir devenir soi, qui se crée son espace, sa possibilité et son expression dans l'épaisseur du philosopher (Jaspers).

Ces dernières intonations de Karl Jaspers ne pourront qu'éveiller notre intérêt de maçon. Mais poursuivons et lisons Jaspers dans le texte et dans son petit ouvrage " Introduction à la philosophie "

L'étonnement engendre l'interrogation et la connaissance ; le doute au sujet de ce qu'on croit connaître engendre l'examen et la claire certitude ; le bouleversement de l'homme et le sentiment qu'il a d'être perdu l'amène à s'interroger sur lui-même. Précisons d'abord ces trois facteurs.

1 - Platon a dit que l'origine de la philosophie c'est l'étonnement. Notre œil nous a fait " participer au spectacle des étoiles, du soleil et de la voûte céleste ". Ce spectacle nous " a incités à étudier l'univers entier. De là est née pour nous la philosophie, le plus précieux des biens que les dieux aient accordés à la race des mortels ". Et Aristote : " Car c'est l'émerveillement qui poussa les hommes à philosopher : ils s'étonnèrent d'abord des choses étranges auxquelles ils se heurtaient ; puis ils allèrent peu à peu plus loin et se posèrent des questions concernant les phases de la lune, le mouvement du soleil et des astres, et la naissance enfin de l'univers entier ".

S'étonner, c'est tendre à la connaissance. En m'étonnant, je prends conscience de mon ignorance. Je cherche à savoir, mais seulement pour savoir " et non pour contenter quelque exigence ordinaire ".

Philosopher, c'est s'éveiller en échappant aux liens de la nécessité vitale. Cet éveil s'accomplit lorsque nous jetons un regard désintéressé sur les choses, le ciel et le monde, lorsque nous nous demandons : " Qu'est-ce que tout cela ? D'où cela vient-il ? " Et l'on attend pas que les réponses à ces questions aient une quelconque utilité pratique, mais qu'elles soient en elles-mêmes satisfaisantes.

2 - Une fois mon étonnement et mon émerveillement apaisés par la connaissance du réel, voici que surgit le doute. Les connaissances, il est vrai, s'accumulent, mais pour peu qu'on se livre à un examen critique, plus rien n'est certain. Les perceptions sensibles sont conditionnées par nos organes et elles nous trompent, en tous cas elles ne coïncident pas avec ce

qui existe en soi hors de nous, indépendamment de la perception que nous en avons. Les formes de notre pensée appartiennent à notre entendement humain. Elle s'emmêlent en d'insolubles antinomies. Partout des affirmations s'opposent à d'autres affirmations. Si je veux philosopher, je me saisis du doute, j'essaie de le pousser jusqu'au bout. Ce faisant, je peux soit me livrer à la volupté de nier - car le doute, sans permettre un seul pas en avant, fait que rien ne vaut désormais - soit rechercher une certitude qui lui échappe et résiste à tout examen critique loyal.

La célèbre formule de Descartes, " je pense donc je suis ", lui est apparue indubitable au moment où il doutait de tout le reste. Car si même, sans m'en rendre compte, je me trompe totalement pour tout ce que je crois connaître, il n'est pas possible que je me trompe encore sur le fait que j'existe malgré tout, alors même qu'on m'induit en erreur.

Le doute devenu méthodique entraîne un examen critique de toute connaissance. D'où il découle que, sans doute radical, il n'est pas de philosophie véritable. Mais ce qui est décisif, c'est de voir comment et où le doute lui-même permet de conquérir le fondement d'une certitude.

3 - Quand je suis absorbé par la connaissance des objets dans le monde, par le déploiement du doute qui doit me conduire à la certitude, je m'occupe des choses, je ne pense pas à moi, à mes fins, à mon bonheur, à mon salut. Au contraire, je suis content de m'oublier moi-même en acquérant ces nouvelles connaissances.

Cela change lorsque j'en prends conscience moi-même dans ma situation.

Epictète, le stoïcien, a dit : " L'origine de la philosophie, c'est l'expérience que nous faisons de notre propre faiblesse et de notre impuissance ". Comment me tirer d'affaire, dans cette impuissance ? Il a donné la réponse suivante : il faut que je considère tout ce qui n'est pas en mon pouvoir, de par sa nécessité propre, comme indifférent pour moi ; en revanche il m'appartient d'amener par la pensée tout ce qui dépend de moi, notamment le mode et le contenu de mes représentations, à la clarté et à la liberté.

Que nous affirme Jaspers ? Finalement que le philosophe est en quête de sens et de connaissance car sa condition humaine l'amène à s'interroger sur ce qui l'entoure. Cette connaissance n'est toutefois pas figée et ce que l'on croit connaître est sans cesse remis en question par l'intermédiaire de ce qu'il appelle " le doute méthodique ". Enfin, lorsque l'objet de cette connaissance est soi-même, on ne peut que prendre conscience de ses limites intrinsèques et comprendre alors que rien n'est acquis définitivement. En clair donc et pour résumer l'auteur, la philosophie est une quête qui s'organise autour d'une méthode et qui ne peut aboutir à une connaissance figée mais

nécessairement partielle, et donc sans cesse renouvelée, de soi et du monde. C'est le triangle étonnement-doute-bouleversement. Je m'interroge et m'étonne, je remets en question le monde et doute, enfin je suis bouleversé et me remet en question moi-même.

Ces propos résonnent à mes yeux comme un écho à l'approche maçonnique. Au triangle étonnement-doute-bouleversement, nous pourrions superposer celui de l'initiation-symbole-progrès. L'initiation m'étonne, le symbole me conduit au doute et mon bouleversement m'amène au progrès. Nous voilà déjà dans une dynamique entre maçonnerie et philosophie. Mais faut-il pour autant les confondre?

Permettez moi de poursuivre la lecture de Jaspers

Qu'est-ce que la philosophie ?

On n'est d'accord ni sur ce qu'est la philosophie, ni sur ce qu'elle vaut. On attend d'elle des révélations extraordinaires, ou bien, la considérant comme une réflexion sans objet, on la laisse de côté avec indifférence. On vénère en elle l'effort lourd de signification accompli par des hommes exceptionnels, ou bien on la méprise, n'y voyant que l'introspection obstinée et superflue de quelques rêveurs. On estime qu'elle concerne chacun et doit être simple et facile à comprendre, ou bien on la croit si difficile que l'étudier apparaît comme une entreprise désespérée. Et en fait, le domaine compris sous ce nom de " philosophie " est assez vaste pour expliquer des estimations aussi contradictoires.

Pour quiconque croit à la science, le pire est que la philosophie ne fournit pas de résultats apodictiques, un savoir qu'on puisse posséder. Les sciences ont conquis des connaissances certaines, qui s'imposent à tous ; la philosophie, elle, malgré l'effort des millénaires, n'y a pas réussi. On ne saurait le contester : en philosophie il n'y a pas d'unanimité établissant un savoir définitif. Dès qu'une connaissance s'impose à chacun pour des raisons apodictiques, elle devient aussitôt scientifique, elle cesse d'être philosophie et appartient à un domaine particulier du connaissable.

A l'opposé des sciences, la pensée philosophique ne paraît pas non plus progresser. Nous en savons plus, certes, qu'Hippocrate, mais nous ne pouvons guère prétendre avoir dépassé Platon. C'est seulement son bagage scientifique qui est inférieur au nôtre. Pour ce qui est chez lui à proprement parler recherche philosophique, à peine l'avons-nous peut-être rattrapé.

Que contrairement aux sciences, la philosophie sous toutes ses formes doive se passer du consensus unanime, voilà qui doit résider dans sa nature même. Ce que l'on cherche à conquérir en elle, ce n'est pas une certitude

scientifique, la même pour tout entendement ; il s'agit d'un examen critique au succès duquel l'homme participe de tout son être. Les connaissances scientifiques concernent des objets particuliers et ne sont nullement nécessaires à chacun. En philosophie, il y va de la totalité de l'être, qui importe à l'homme comme tel ; il y va d'une vérité qui, là où elle brille, atteint l'homme plus profondément que n'importe quel savoir scientifique.

L'élaboration d'une philosophie reste cependant liée aux sciences ; elle présuppose tout le progrès scientifique contemporain. Mais " le sens " de la philosophie a une autre origine : il surgit, avant toute science, là où des hommes s'éveillent.

Cette " philosophie " sans science présente quelques caractères remarquables :

1 -- Dans le domaine philosophique, presque chacun s'estime compétent. En science, on reconnaît que l'étude, l'entraînement, la méthode sont des conditions nécessaires à la compréhension ; en philosophie, au contraire, on a la prétention de s'y connaître et de pouvoir participer au débat, sans autre préparation. On appartient à la condition humaine, on a son destin propre, une expérience à soi, cela suffit, pense-t-on.

Il faut reconnaître le bien-fondé de cette exigence selon laquelle la philosophie doit être accessible à chacun. Ses voies les plus compliquées, celles que suivent les philosophes professionnels, n'ont de sens en effet que si elles finissent par rejoindre la condition d'homme ; et celle-ci se détermine d'après la manière dont on s'assure de l'être et de soi-même en lui.

2 -- La réflexion philosophique doit en tout temps jaillir de la source originelle du moi et tout homme doit s'y livrer lui-même.

Un signe admirable du fait que l'être humain trouve en soi la source de sa réflexion philosophique, ce sont les questions des enfants. On entend souvent, de leur bouche, des paroles dont le sens plonge directement dans les profondeurs philosophiques. En voici quelques exemples :

L'un dit avec étonnement : " J'essaie toujours de penser que je suis un autre, et je suis quand même toujours moi. " Il touche ainsi à ce qui constitue l'origine de toute certitude, la conscience de l'être dans la connaissance de soi. Il reste saisi devant l'énigme du moi, cette énigme que rien ne permet de résoudre. Il se tient là, devant cette limite, il interroge.

Un autre, qui écoutait l'histoire de la Genèse : " Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... ", demanda aussitôt : " Qu'y avait-il donc avant le

commencement ? " Il découvrirait ainsi que les questions s'engendrent à l'infini, que l'entendement ne connaît pas de bornes à ses investigations et que, pour lui, il n'est pas de réponse vraiment concluante.

Philosophie, maçonnerie et religion

Si la maçonnerie et la philosophie ont en commun la notion de quête de la connaissance avec comme point de départ et d'arrivée, une réflexion sur l'homme, la philosophie a ceci de particulier qu'elle refuse un référent unique pour guider et alimenter sa construction. En maçonnerie en effet, nous pensons que le système symbolique porte en lui-même une richesse suffisante pour que nous puissions avancer dans notre compréhension. On pourrait donc dire que si la philosophie fonde exclusivement sa méthode sur la raison, il existe en maçonnerie, une forme de révélation.

D'ailleurs, à entendre le discours mystique de certains frères de nos rangs, force est de constater que la rationalité n'est pas considérée comme une valeur naturelle de notre démarche. Bien plus, non seulement la maçonnerie se fonde sur un principe de révélation au sens de l'illumination, mais une grande frange de ses membres combat la rationalité et la considère comme une forme limitative de la pensée humaine. Certains pensent en effet que la maçonnerie conférerait une sorte de connaissance suprarationnelle et entretiennent avec la symbolique maçonnique une sorte de rapport quasi magique.

Je cite Jules Boucher dans son ouvrage " La symbolique maçonnique " qui n'hésite pas à écrire : le rationaliste se refuse à prendre en considération tout ce qui dépasse les bornes de son entendement. Sa conception et sa connaissance du monde risquent de ce fait, d'être considérablement rétrécies, à la mesure son intelligence et de son savoir. Et cette position intellectuelle s'avère réellement pitoyable. Le rationaliste courant ne peut que faire confiance à ceux qui professent sa foi et qu'il estime être plus savant que lui.

L'ouvrage date de 1948 ce qui rend les allégations de l'auteur quelque peu obsolètes. Au delà du côté totalement passéiste et un peu ridicule du débat rationalité versus spiritualité, l'intérêt de cet exemple dont j'aurais pu trouver de nombreux échos dans une certaine littérature, réside dans le fait qu'il propulse la maçonnerie dans un champ dont elle cherche à se démarquer a priori : celui de l'Eglise et de la religion. En effet, la maçonnerie a en commun avec l'Eglise et la religion la notion de connaissance spirituelle dépassant les frontières de la raison, ainsi que les notions de révélation, d'illumination. Sur cette révélation se fonde la notion de Vérité, notion que l'on retrouve également en maçonnerie.

En religion, on considère que cette vérité est unique et elle conduit inéluctablement à l'émergence d'un dogme ; en maçonnerie, elle est forcément multiple, ce qui interdit a priori l'apparition d'une pensée incarnée et constituée, l'émergence d'un système aboutit,.

Mon propos n'est évidemment pas de tirer un parallélisme entre philosophie, religion et maçonnerie, ni d'entrer dans les différentes conceptions qui animent et agitent notre Ordre. En revanche, il est intéressant de souligner l'ambiguïté qui règne dans le rapport entre philosophie, maçonnerie et religion, ambiguïté qui prend corps dans cet incident rapporté par Ligou dans son " Dictionnaire de la Franc-maçonnerie " : Ligou rappelle que la maçonnerie se considère souvent comme une " association philosophique " bien qu'elle ne fournisse pas, au juste, la signification de cette appellation. Or, dans une lettre de 1952 adressée par la Grande Loge Unie d'Angleterre à son homologue d'Uruguay, on y trouve cette phrase étonnante : la maçonnerie n'est aucunement un mouvement philosophique, mais elle exige un culte. On voit dans ces différentes positions l'ambiguïté et la difficulté à positionner la maçonnerie : mouvement philosophique, mouvement parareligieux, mouvement mystique ?

Résumons donc :

	Départ	Méthode	Principes	Résultats	Objectifs
Philosophie	L'homme	Rationalisme et doute critique	Raisonnement	Connaissance	Sens
Franc-Maçonnerie	L'homme	Système symbolique	Révélation	Vérité (personnelle)	Progrès
Religions	Dieu	Adhésion (foi) et catéchisme	Révélation	Vérité (universelle)	Salut

Une absence de philosophie

A l'égal des religions, notre système repose sur une révélation. Or, si la révélation dans les religions passe en partie par l'observation, l'étude de la vie des saints ainsi que la soumission aux rites, de même en maçonnerie, c'est par l'étude des symboles et l'observation des rituels que nous viendra l'illumination. Autrement dit, c'est notre propre système et notre propre histoire qui vient nous nourrir. La maçonnerie est donc fortement tournée sur elle-même et à cet égard, on peut la considérer, à l'image des religions, comme un système clos.

Il est vrai que la plupart des interventions en salle humide, des ouvrages et des planches traitent plus souvent des origines de tel ou tel aspect de la maçonnerie ou de la maçonnerie elle-même que des valeurs qui nous

animent. Il y a donc une centration forte sur notre propre contexte, ce qui est inhérent à la démarche symbolique, et ce que nous avons également en commun avec la religion. C'est bien dans la compréhension des composants de notre ordre que réside la possibilité de vivre une forme de révélation, d'illumination.

Faut-il souligner ici l'ambivalence de cette approche à la fois intrinsèque à la maçonnerie mais qui n'est pas sans comporter certains dangers ; le principal étant celui de confondre la méthode avec sa finalité. En effet, étant donné que la pédagogie ou la maïeutique maçonnique repose en grande partie sur l'étude de son propre système, le risque de prendre ce système comme un fin en soi est grande et il faut reconnaître que plusieurs maçons n'ont hélas pas échappé à ce travers. Car il faut le dire, dans le fond, nous qui œuvrons pour progrès de nous-mêmes et celui des hommes, nous n'en parlons qu'assez peu et le monde extérieur ne vient que rarement alimenter nos débats.

Ceci est d'autant plus étonnant que, s'il est vrai que la méthode ou la pédagogie maçonnique implique nécessairement l'appropriation de son système symbolique, la franc-maçonnerie est traversée par des valeurs qui relèvent pourtant plus de la philosophie que de la religion. Or, force est de constater que ces valeurs que nous défendons tiennent souvent lieu de principes assez flous et relativement peu aboutis. Pourquoi ? Si l'on écarte l'argument qui consiste à dire que chacun est libre d'interpréter les symboles et donc les valeurs dont ils sont les signifiés, selon son propre cheminement, on peut s'étonner que la maçonnerie, qui porte haut certains de ces principes, ait en réalité tant de difficulté à les définir.

En d'autres termes, comment se fait-il que la maçonnerie dont la mission, selon les termes mêmes de l'Alpina, est " le développement moral de ses membres ", comment se fait-il donc, que ces valeurs morales y soient dans le fond si peu traitées.

Une anecdote viendra alimenter notre argument : en se tournant une nouvelle fois vers le Ligou, on constate, en consultant les termes de "fraternité" ou de "tolérance", deux valeurs reconnues comme essentielles en maçonnerie, que l'auteur y consacre à peine une trentaine de ligne et que, de nouveau, l'approche y est plus historique que véritablement philosophique ou éthique. On fera d'ailleurs le même constat en consultant les ouvrages reconnus comme étant "de référence" : Wirth, Plantagenet ou Boucher, en dépit de leur approche très moralisante, ne s'attardent que relativement peu sur les valeurs maçonniques et les définissent encore moins.

Car s'il est, bien entendu, clair pour chacun que le propre de la maçonnerie est justement de médiatiser la réflexion morale et éthique par le biais des symboles, **la mise en commun du résultat de cette réflexion l'est**

nettement moins. Autrement dit, s'il est normal que la pédagogie maçonnique passe par une certaine centration sur elle-même, elle devrait aussi permettre l'apparition de débat de fond en loge et des confrontations résultant du partage des opinions et donc des éthiques de chacun.

De manière un peu provocante, nous pourrions donc nous demander : sommes-nous devenus une sorte de religion ?

Un plaidoyer pour une maçonnerie philosophique

La question qui se pose est donc de savoir pourquoi la maçonnerie n'entre-t-elle pas plus dans le débat philosophique ? Comment se fait-il que les thèmes philosophiques n'occupent qu'une place si modeste dans le champ de réflexion de la maçonnerie ? Pourquoi, alors que les préoccupations maçonniques rencontrent si fondamentalement les grandes questions philosophiques, n'existe-t-il pas un véritable débat éthique en nos rangs ?

Je me suis amusé à réfléchir à trois hypothèses qui pourraient expliquer pourquoi la philosophie et le débat éthique sont si absents de nos rangs.

La **première hypothèse**, je l'ai déjà évoqué, provient de la différence de fond qui existe entre la technique, la méthode philosophique et la technique, la méthode maçonnique. La première est un système ouvert, la seconde est un système clos ; la première se fonde sur la raison, la seconde sur la révélation. Je n'y reviens pas.

La seconde hypothèse, un peu sévère je l'avoue, provient du manque de culture philosophique de la plupart des frères. L'exigence de rationalité de la philosophie rend l'approximation fatale à tout raisonnement philosophique. Il y a donc une rigueur presque austère et sévère dans l'approche philosophique qui tranche avec la culture plus mystique, et donc nécessairement plus floue, de notre ordre. Je ne m'attarde pas non plus sur cette hypothèse qui me paraît pas être le point le plus rédhibitoire.

La troisième hypothèse, en revanche, me paraît nettement plus intéressante. Elle réside dans l'idée qu'engager un débat philosophique et donc traiter de thèmes moraux d'une manière non médiatisée revient à contraindre les frères à **se positionner** et donc, consécutivement à **s'engager**. Impossible en effet, d'entrer dans un débat éthique sans se révéler et donc sans générer des discussions, des affrontements ou pour utiliser un terme approprié au contexte philosophique, des disputes. La dispute est, faut-il le rappeler, au sens premier, une discussion, une lutte d'opinion sur un point de doctrine. Or, il faut le reconnaître, le bénéfice secondaire (j'insiste sur ce dernier terme) d'un système symbolique est qu'il permet de voiler et de tenir caché les différences fondamentales de point de vue. Il permet aux

uns et aux autres d'évoluer sans avoir à se positionner, à s'engager et donc à se mettre en danger. Car se disputer, c'est bien se mettre en danger soi-même puisque c'est s'exposer aux opinions d'autrui et avoir à assumer ses propres contradictions, ses hésitations, ses errements. Se disputer c'est aussi progresser, découvrir autrui, se découvrir. La difficulté d'un débat éthique est donc double : d'une part, il peut mettre à jour des différences si fondamentales que des dissensions et des clivages au sein de la loge peuvent alors émerger et d'autre part, il peut acculer les frères dans leurs contradictions.

On peut vraiment s'étonner de cette absence de débat ; car ces difficultés que je viens d'évoquer, ces " dangers ", nous sommes largement supposés les maîtriser en tant que maçon. En effet, nous nous targuons régulièrement d'être un espace de tolérance et de liberté où chaque frère peut prendre librement la parole et où il sera écouté. Nous reconnaissons que nos discussions en salle humide sont l'indispensable résultat de notre travail au Temple et nous pensons que nous avons développé une sagesse qui nous permet de savoir écouter l'autre sans passion et sans agressivité.

Mes frères à ce stade, je m'interroge si nous n'avons pas quelque peu perdu cette capacité à la dispute. Avons-nous eu récemment de véritables débats éthiques en nos rangs ? Avons-nous eu l'occasion de faire part de notre position sur des valeurs que nous estimons fondamentales ? Connaissions-nous les principes et les éthiques de vie des uns et des autres ? Est-ce que les débats qui agitent nos rangs nous ont fait et nous font progresser ? Exerçons-nous la fraternité et nous entraînons-nous à l'exercice de la tolérance en nous confrontons à des débats de fond ?

Un jour, dans notre loge, nous avons eu sur la base d'un thème d'étude de l'Alpina une discussion sur le fait de savoir pourquoi étions-nous entrés en franc-maçonnerie. Le débat m'ennuyait à l'avance tant je m'attendais à y entendre un discours uniforme et sans relief auquel, d'ailleurs, j'aurais moi-même contribué. Or, je fus sidéré de constater que les motivations des frères étaient incroyablement disparates pour ne pas dire antinomiques dans certains cas. Je découvrais, plus tard, que sur des notions incroyablement importantes, j'étais incapable de vous dire ce qu'elle signifiait pour notre loge en général et pour vous tous en particulier. Avons-nous dans un contexte où il n'y a qu'assez rarement un véritable débat de fond, il est assez facile d'être tolérant et fraternel.

Mes frères, fuyons-nous le débat éthique ? Avons-nous encore le courage de nous disputer ? D'aborder des thèmes de fond sur la mort, la tolérance, le courage, la fraternité, la politique, la justice, etc., bref, de nous mettre en danger ? Mes frères, sommes-nous une religion ? Si nous avons rejeté avec raison l'idée d'une philosophie de la franc-maçonnerie ou d'une philosophie

maçonnique, aurons-nous le courage de vivre une maçonnerie philosophique?